

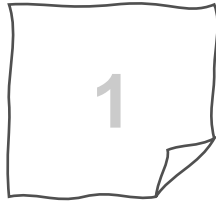




# Pépère

*Pierre DELPHIN*  
2020





**Jeudi 27 septembre 2018**

*Gustave, place de la Bastille à Paris*

Devant lui, la colonne de la Bastille s'élève, fière dans le ciel encore clair de cette fin d'été. Déjà son ombre s'étire loin de l'autre côté de la place. Plus de trois mois déjà qu'il vient sur ce banc chaque jour. Il y reste de longues heures, matin ou après-midi. Il est dans ses rêves, ou plutôt dans ses pensées, car des rêves, il n'en a plus guère. Espérer quoi ? Son dernier rêve de Père Noël, c'était il y a bien longtemps. Il regarde le parvis au-dessus de l'entrée du canal. Nombreux, les patineurs sur leurs roulettes qui virevoltent et l'entraînent vers les souvenirs de sa jeunesse. Encreées dans l'eau grise d'une flaque, les roues des patins dessinent des arabesques vertigineuses sur les dalles blanches de la place. Le chaud soleil de l'été indien les efface en les vaporisant dans l'air parisien, avant que d'autres adolescents viennent en tracer d'autres, plus folles, encore. Chaque jour, il sourit et applaudit les exploits en regardant les figures de style de ces gamins. Lui aussi aimait patiner sur cette place... Mais, il y a bien longtemps de cela. Il sera bientôt l'heure de rentrer, car l'après-midi s'achève. Un instant ses paupières en glissant viennent obscurcir l'image de la place en créant un crépuscule artificiel. La somnolence détend son corps et ses muscles dans un relâchement confortable qui laisse aller ses bras ballants. Son corps s'endort un instant, mais dans son esprit la veilleuse de sa mémoire égrène des photos.

Des groupes d'enfants passent. Il n'a pas besoin de regarder l'heure, il sait que c'est la sortie de l'école. Certains jouent, rient, se taquent. Ils sont dans leur jolie vie d'enfance pleine d'insouciance. D'autres, plus en retrait, se tiennent par la main et commencent le brouillon de leur vie d'adulte. Gustave les regarde, ce que dit l'un à l'oreille de l'autre induit un sourire. Déjà des promesses, se questionne-t-il ? Dans une discussion très animée, une fille d'une quinzaine d'années et un garçon plus jeune, douze ans peut-être, parlent en complétant leurs propos de larges gestes. À regarder leurs visages, Gustave pense qu'ils sont frère et sœur. En les regardant passer à une dizaine de mètres de lui, il a un déclic. Ces visages, ou des visages similaires sont inscrits dans la bibliothèque de sa mémoire. Mais les enfants sont déjà passés et un patineur vient s'écraser par terre, sans trop de mal à quelques mètres de lui. Un léger saut, il

se relève, les roulettes retrouvent le contact du sol et il file, agile de l'autre côté de la place.

Avec une petite grimace due à une articulation usée, Gustave se relève, sa sacoche toujours à l'épaule, serrée contre lui. Il passe devant un grand restaurant, un garçon qui prépare les tables pour le repas du soir, lui fait un signe amical accompagné d'un clin d'œil. Lui, il contourne le restaurant, passe dans une petite allée sombre et rejoint une salle à l'arrière de la cuisine. Claude et Paul sont là, il s'attable à côté d'eux et Marcel le patron du restaurant apporte un grand cageot de légumes. Claude et Paul sont comme lui, des sans-le-sou. Alors, pour un temps, pour survivre, Marcel les fait un peu travailler à l'épluchage des légumes, il est gentil avec eux. Eux trois, ils savent que dans une heure ou deux ils auront un peu d'argent et une grande assiette de soupe dans laquelle Marcel aura mis un bon morceau de viande. Souvent même, ils repartent vers leur campement avec un morceau de gâteau qu'ils grignotent en marchant.

Leur campement, il n'est pas très loin, sous le pont, juste à côté de l'écluse. Comme le dit souvent Gustave, ici ce n'est pas Byzance, mais nous sommes relativement tranquilles. Être tranquille, vivre en paix, c'est si important pour eux, les malmenés de la vie. Il pose sa sacoche sur son coin de résidence. C'est deux matelas, l'un sur l'autre, plusieurs couvertures bariolées, un gros coussin, une autre grande couverture tendue entre quelques planches sert de paravent, bien sûr pour limiter les courants d'air, mais aussi pour préserver un peu d'intimité. Bruno, le Capitaine du port de plaisance, tout à côté, lui laisse l'accès des sanitaires en fin de soirée. Gustave, comme ses deux voisins apprécie ces gestes de solidarité comme de merveilleux cadeaux, car ils sont accompagnés de sourires, de gentillesse. Dans sa sacoche, il trouve, plié dans une feuille de papier alu, un bon morceau de pain et un demi-camembert. C'est Marcel qui les a glissés à son insu, brave homme. Il partagera ce beau casse-croûte avec ses voisins de résidence, parfois moins bien pourvu que lui. Ces voisins, lachés de tous ceux qui un jour leur ont été chers, sont dans la dèche la plus totale. Pourtant il leur reste une richesse qu'ils préservent avec grand soin : la guitare de Paul. Elle est vieille, et comme dit

la chanson c'est une guitare crasseuse qui colle le noir. Mais aussi elle donne de la gaité dans cet endroit que d'autres trouvent sordide.

Tous les soirs, quand le ciel commence à s'assombrir, les trois locataires des lieux se regroupent autour de la guitare et pour quelques heures, ils jouent, ils chantent des chansons populaires. Bien évidemment, leur tube, c'est « Sous les ponts de Paris », cette belle chanson mise en musique par Vincent Scotto. La voûte du pont est un excellent amplificateur pour la musique et pour leurs voix. Leur entrain est tel, que tous les soirs, des riverains ou des passants descendent sous le pont, s'assoient à même la dalle du bord de l'écluse pour les écouter. Le Capitaine du port a même dû intervenir un soir d'été pour un rappel à l'ordre pour qu'un minimum de règles de sécurité soit respecté. Le petit groupe d'auditeurs tape dans leurs mains, reprend en chœur les refrains et applaudit au bonheur d'être ensemble. Quand ils se retirent, le vieux chapeau qui ne traîne pas loin de là s'est chargé de quelques pièces qui seront vite partagées pour la survie du lendemain. Il y a peu de temps, un couple d'Américains qui passait sur le pont, surpris d'entendre les chansons, était descendu jusqu'à eux et les avait applaudis à tout rompre, heureux d'avoir trouvé un bout de France conforme à ce qu'il croyait être une généralité. Dans le chapeau, il avait mis un billet, quelle belle surprise. En taquinant ses amis, Gustave avait dit : « Peut-être que bientôt, nous irons chanter à New York ! ».

Quand le concert se termine, Gustave glisse son sac de toile qui contient des objets de toilette, et un morceau de tissu éponge sur l'épaule, pour rejoindre les sanitaires du port. Son hygiène, son aspect physique restent important pour lui, cela fait partie de sa dignité. Souvent d'ailleurs, il doit stimuler ses colocataires pour qu'ils restent avec un aspect correct. Il leur dit : « Ce n'est pas parce que vous habitez ici que vous devez avoir l'air de clodos ! » Il a la certitude, au fond de lui, qu'il retrouvera une vie avec un petit appartement, un peu de travail pour ne rien devoir à personne, des amis, et pourquoi pas une petite femme à ses côtés.

Tous les soirs, quand il s'allonge sur sa couche, après avoir tiré les couvertures sur lui et s'être enroulé dedans, les mêmes



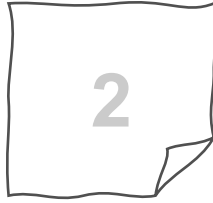
pensées sont au rendez-vous. Sa mémoire les installe dans son esprit, impose leur présence. C'est son histoire qui se déroule, étape par étape, jusqu'à ce que le sommeil vienne les mettre en attente pour le lendemain. Il pense à ce qu'il appelle sa vie antérieure. Cette simple vie d'ouvrier ébéniste où le soir il retrouvait sa Julie qui avait préparé un gentil dîner et qui, le prenant dans ses bras lui disait chaque jour : tu sens bon le bois. Julie était belle, il se souvient comme elle avait un joli corps, mais un jour, une douleur, puis les diagnostics. L'inquiétude commence, deux jours plus tard, le médecin annonce : C'est un cancer. La course dans les hôpitaux, les rendez-vous, les attentes. Il se souvient comme ils se tenaient la main dans ces moments difficiles. La dégradation générale de sa santé quand on leur a dit que le cancer se généralisait, les regains qui donnent des lueurs d'espoir, les dégringolades. Puis un dernier regard qui dure, qui dure, un souffle qui s'apaise, qui n'existe plus.

Le film de sa mémoire l'emporte aussi quotidiennement sur le chemin de l'après-Julie. Son calvaire, sa déchéance. Le soir, il ne pouvait pas rester seul dans l'appartement. Sans cesse, il entendait Julie lui parler, il la cherchait pour la serrer dans ses bras. Alors, il est sorti, d'abord dans le quartier, puis plus loin pour ne pas rencontrer des gens connus. De bar en bar, il a bu, trop bu. Rencontre de gens de mauvaise compagnie. Il est entré sans en avoir conscience sur la pente de l'alcoolisme, dans toute sa dangerosité, dans toute sa tristesse. Parfois, il n'était plus en état de travailler. Plusieurs fois le patron de la menuiserie lui avait parlé, d'abord gentiment pour lui conseiller de rencontrer des médecins, de se faire aider, lui a porté beaucoup de compréhension. Puis un jour, excédé, il lui a signifié son licenciement.

Sa nouvelle réputation de chômeur alcoolique lui a valu aussi la disparition dans les vapeurs de l'ingratitude de tous ses amis et relations. Personne n'est venu le voir, d'ailleurs il n'avait envie de voir personne. Alors il s'est contenté de sa solitude, de ses nouveaux amis des bars alentour, du côté de la rue de Lappes. Puis, comme il faut bien vivre, il est allé prendre l'argent là où il y en avait. Il s'est fait voleur. À la tire, dans des appartements mal fermés. Il a eu ainsi de belles réussites. Ses

poches se sont un peu remplies. Il a été généreux, c'était un bon copain, ses poches se sont vidées.

Maintenant, il est dans la solitude. Cette solitude, il la vit avec Paul et Claude. Eux aussi ont leurs histoires de vie, il ne les connaît qu'à peine. Il a sa propre histoire, eux non plus, ne la connaissent pas vraiment. Ce n'est pas un excès de pudeur, mais peut-être de la prudence, c'est ainsi. Souvent, cette solitude est lourde à porter comme un sac chargé d'objets inutiles. Parfois, elle est voulue, elle est alors un paravent pour cacher ses détresses, pour ne pas montrer ses faiblesses. Dans cette solitude, il est, il veut rester positif. Il ne perçoit rien de son futur, c'est une page blanche. Il sait, il est sûr qu'un incident viendra bousculer son présent. Il ne croit pas au ciel, alors, quel humain viendra lui porter une nouvelle lumière ? Il est surpris aujourd'hui combien sa mémoire est précise. Il regarde en elle son histoire comme celle d'un roman. Il n'en tire ni honte ni fierté. Elle a existé, c'est tout.



**Lundi 13 février 2012**

*Gustave rejoint le bateau et part*

- - Vous n'avez pas d'autres bagages ?

L'officier commandant du cargo regarde d'un air étonné, arriver ce bonhomme à la soixantaine passée. Il a l'air fatigué bien qu'il ne porte qu'un sac de sport et une sacoche à l'épaule. Des cheveux gris flottent sous sa casquette. Il porte un gros pull rouge sur un jean un peu râpé. Sans répondre vraiment, sa tête oscille de droite à gauche dans un signe d'une grande indécision. Le commandant reporte un instant les yeux sur la fiche qu'il tient à la main. Relevant la tête et affichant un sourire d'accueil :

- - Soyez le bienvenu Monsieur DUCOIN. Mais, puis-je vous appeler Gustave, ici le prénom et le tutoiement sont d'usage pour tous sur le bateau. Je suis le commandant Trikasten, j'ai 44 ans et tout le monde m'appelle Jérôme. Venez, je vais vous conduire personnellement jusqu'à votre cabine. N'êtes-vous pas trop fatigué par votre voyage pour venir jusqu'au port ?

- Je vous remercie pour votre accueil. Merci aussi pour le tutoiement, cela est plus simple pour moi aussi. Oui, je suis fatigué par le voyage en train depuis Paris, il y avait beaucoup de monde, sans doute des marins en retour de permission. Au Havre, le chemin depuis la gare pour arriver au bateau est assez compliqué. Heureusement, comme vous l'avez remarqué, je n'ai pas beaucoup de bagages. Toute ma fortune est dans ce sac de voyage et dans cette sacoche.

- Vous auriez dû prendre un taxi, eux ils savent nous trouver facilement, enfin ceux qui sont habilités pour entrer dans le port.

- Un taxi ! Il y a bien longtemps que je n'en ai pas pris, je n'en ai plus les moyens.

- Venez, suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à votre cabine.

Gustave suit le commandant dans un dédale de couloirs et d'escaliers. Il le regarde de dos marcher devant lui, c'est un costaud qui a eu l'amabilité de lui prendre son sac, qui, s'il n'est pas vraiment volumineux est quand même un peu pesant. Il peut constater que le bateau est propre, bien tenu. Mais les parois des couloirs sont en acier, peintes de couleurs claires, sans fioriture ni décoration. Dans sa poche, il ne reste que quelques billets et une poignée de pièces, toute sa fortune. Pour le prix du passage,

il a épuisé les dernières économies sauvegardées dans un vieux porte-monnaie.

En passant devant une salle à la porte entrebâillée, le commandant explique que c'est là qu'il prendra ses repas en compagnie des marins du bord. Plus loin, il montre une salle avec fauteuils et canapés. C'est la salle de détente pour lire, écouter de la musique ou regarder des films en DVD. Au bout d'un long couloir, ils s'arrêtent, Jérôme ouvre une porte, tend le bras et montre :

- Ici, c'est chez vous ! Voici votre cabine. Je vais vous laisser. Vous avez le temps de vous installer et même de prendre un peu de repos. Nous larguerons les amarres à 18 heures, c'est-à-dire dans 2 heures 30. Nous nous reverrons ce soir à 19 heures 30 pour le repas. Je vous laisse, car je dois rejoindre la passerelle.

Gustave le regarde s'éloigner, le bruit de ses pas diminuant, c'est le silence lourd qui s'installe. Il reste un instant debout devant la porte qu'il a fermée derrière lui. Son regard balaie les lieux, il esquisse un sourire. La cabine est très spacieuse, lumineuse par deux hublots l'un donne sur l'avant du navire l'autre sur le bâbord. Un lit qui semble confortable occupe un angle de la pièce, dans l'autre, un petit canapé et une table basse forment un coin salon. Entre les deux fenêtres, un large bureau pourra accueillir son ordinateur. Il se sent satisfait de ce premier examen, pose son bagage sur le lit et s'installe les bras ballants sur le canapé.

Paupières relâchées, il laisse les images venir emplir son esprit. Elles se bousculent sans ordre précis, les importantes et les futiles. Toutes les images des moments, des circonstances de sa vie qui l'on amené là, aujourd'hui dans ce grand cargo. Défilent des bruits de musique, de fêtes où il a dansé, chanté. Défilent des photos de lieux, des photos de visages. Il voit tous ces visages qui le regardent avec des sourires bienveillants pour certains, des mimiques de justiciers sévères pour d'autres. Avec un geste de balayage des sa main devant son visage, il tente de faire fuir toutes ces images, en vain. Derrière toutes ces images, une autre, en filigrane : Le visage de Julie.